

DANS LE PARC

*Pour Dolores, Andrea, Eric et Artur dans le vent de Lisboa
Pour Helena et Jose dans la haute Coïmbra*

« Les arbres penchés dans le brouillard immobile Écoutent le
cri de l’oiseau sans patrie. On passe avec effroi par le chemin de
terre : La haute plaine au-delà n’existe plus, Les buissons et les
pierres sont en exode. »

Jacques Réda, *Lente approche du ciel*

Dans le parc des gens marchent sur des sentiers décomposés et lèvent les yeux vers les arbres qui se détournent de la nuit que chacun tente de chasser en poussant ses enfants devant soi. Des canards flottent lentement sur l'eau verte qui se ferme sur des plis impeccables. Ils vont le bec ouvert dans la fange qui les porte et plongent le cou jusqu'à la belle indifférence des matières. Ces traces qu'ils emmêlent en de rares sillages n'existent que pour nous qui passons comme des rêves de futurs si vite enfermés dans un présent qui folâtre sur le bord d'un étang.

Des portes, des fenêtres, du ciel, du vacarme au pied des nuages, des hommes empêtrés de silence dans le sillage des consolations anciennes, les oiseaux filent des métaphores dans le sang immobile des enfants, des couleurs de vertu, de crimes et de mensonges tapissent les chambres où ils volent le vent, les pôles et les tropiques, la fièvre claque ses insultes, ils dorment enfin au pied des effrois à venir.

Je travaille à ma table, il y a des fleurs au-delà, dans le parc où je vais trop rarement, des avions passent dans l'illusion du bleu, je les entends à peine que déjà le glissement de toutes ces choses arrive en moi, dans un ordre précis, les fleurs avant le ciel et l'avion sans le bleu, le parc tout autour de ma table et de la durée un instant, un furtif accord entre ma respiration, les arbres qui m'entourent et une tache de lumière sur le sol entre deux racines, sur le plancher encombré de livres et de dossiers à terminer, une goutte à peine, une piqûre par laquelle passent toutes les autres taches de ma chambre d'enfant, de l'hôpital où j'ai perdu les amygdales, du grenier quand Robinson se prépare à attendre, du livre où il se tapit, de la Se-mois, du Douro qui trempent leurs lumières dans l'eau verte, toutes les taches passent par cette pointe d'où fuit et se remplit le monde.

Images clichés odeurs tout est cerclé de pluie et un souffle de vent me fait souvent pencher la tête, on respire, on se livre tout entier au clapotis de l'air, de la gorge aux poumons, ça siffle, ça embrouille le souffle direct, ça se disperse autour des bronches, ça racle, ça arrache, ça passe mal mais ça vient de faire le plein, on est à nouveau bordé de bruissements légèrement humides, on renâcle, on expire le temps de se reprendre, ça continue, ce rythme qu'il faut parfois briser, laisser faire la vitesse, la peur, l'accélééré soudain de l'orchestre du sang, ça grouille de partout malgré notre désir de grammaire et de ponctuation, un souffle meurt en vain, il se nourrit de sa disparition, il fore dans le profond, là dans les caves basses, et ça gémit un peu parfois, c'est de l'or de douleur cette métamorphose du peu en feu, cette flambée de chaux qui passe sur le voile des sanies et des gémissements, ça nettoie la langue, les ratés inaudibles, les mots tombés dans la désuétude de l'âge, le craché hasardeux des anathèmes tout racornis dans la béate admiration du monde, du peu qui se dilate en feu qui ne veut que s'éteindre et contre la vitre, dehors, des brassées d'inquiétude qui sèchent dans les arbres et tombent délivrées au seuil de ma maison...